

L'INACCESSIBLE

CHARLES GANCEL



L'INACCESSIBLE

NOUVELLES

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017
ISBN : 978-2-283-02993-0

À Marie Gancel

La retenue

Roger piquait du nez, le regard perdu dans son assiette. Elle avait dit : « Allez, pour le dernier soir, je vous fais un aligot. Faut fêter ça. » Elle n'avait molli ni sur la tomme ni sur la crème ni sur l'ail ni sur les patates. Elle s'était dit un aligot, c'est exactement ce qu'il faut, ça va me l'assommer. Roger avait bu quelques pastis avant le dîner, assis sur le perron en regardant le soir tomber sur la vallée. Il était de bonne humeur. Il n'avait jamais aimé cette maison, il n'avait jamais aimé ce village, il était heureux d'en partir. Plus tard, le pastis aidant, il avait même chantonné, le nez au-dessus de la casserole en brassant la purée où Édith dispersait ses lamelles de fromage. Sur l'autre feu les deux toulouse rissolaient dans leur graisse. « Ça sent bon tout ça, il avait dit, ça sent bon... »

À table, il avait débouché trois bouteilles de côtes-du-rhône. Édith n'y avait pas touché. Il les avait bues. Elle avait simulé, trempé les lèvres dans son verre, commenté le vin et la météo pendant qu'il bâfrait, silencieux, le regard pris dans les fils de fromage qui tremblotaient entre sa fourchette et l'assiette creuse.

La veille, ils avaient emporté la télé avec le reste. Le silence était compact, oppressant. Leur vie s'était depuis longtemps figée dans un désert stérile, une concrétion mutique que punctuaient leurs hurlements quand la crise éclatait. Ce soir, il serait trop saoul. Il ne la battrait pas. Il avait reposé sa fourchette.

– Elle était bien la saucisse, là.

C'est tout. Tout ce qu'il dirait. Elle le savait.

L'ampoule qu'ils avaient posée sur le bord de la table, la dernière, les éclairait de façon oblique et saugrenue. L'ombre de Roger se découpait, grotesque, sur le mur derrière lui et débordait sur le plafond. La lumière, frontale, écrasait son

visage, peau blafarde où brillèrent çà et là des traces de graisse encore chaude.

Édith reconnaissait à peine la pièce déjà vide. Tout avait disparu. Il ne restait rien de cette maison qui l'avait vue naître. Deux chaises, la table et, dans la chambre, le lit et sa literie, c'était tout ce qu'ils avaient gardé pour les deux derniers jours. Ils avaient chargé le pick-up la semaine passée, roulé vers le sud, quatre-vingts kilomètres de routes désertes, et placé les meubles dans le corps de ferme qu'ils habiteraient désormais.

Roger ne bougeait plus, la tête molle au-dessus de son verre, la langue fouillant la bouche pour y jouir des quelques parcelles de lard qui avaient échappé à son festin.

– Tu veux que j'en ouvre une autre, une bouteille, des fois ?

Il leva les yeux sur elle, sans la voir, sans répondre, posa les mains bien à plat sur la table, poussa sur ses jambes en soupirant, oscilla un moment, le buste cassé, la tête pendante, avant de se redresser et de tituber vers la chambre. Elle l'entendit

grogner et s'affaler sur le lit. Puis plus rien.

Elle attendrait qu'il ronfle pour bouger. Une habitude. Ça n'était jamais long. Elle comptait en silence, jamais au-delà de cent, et le diesel démarrait, laborieux d'abord, puis massif et régulier comme un engin de chantier. Quand elle sentit le moment venu, elle se leva, ramassa les deux assiettes, les couverts et la casserole où le reste d'aligot s'était figé et déposa le tout dans l'évier. Elle détestait trouver la vaisselle sale le matin au réveil. Elle attendrait. Elle sourit et retourna s'asseoir sans y toucher, déboucha une dernière bouteille, se servit et leva son verre en murmurant « Pour la route. »

Roger dormait sur le dos, bouche ouverte, mains le long du corps, le ventre soulevant, à chaque inspiration, sous le tee-shirt gris, un amas de viscères satisfaits.

Édith resta un moment sur le seuil de la pièce que la lumière de la salle à manger éclairait à peine, appuyée au chambranle de la porte, la main serrant fort le couteau qu'elle avait aiguisé dans l'après-midi. Un

rasoir. Elle savait où frapper. Encore enfant, c'était elle qui égorgeait quand le village tuait le cochon, car, disait-on, elle avait la main nette, et la bête crochetée, suspendue par une patte, qui hurlait tête en bas, s'en rendait à peine compte et se vidait dans une bassine. Elle était fière de son geste. Pour cela, on lui réservait toujours quelques abats et du boudin.

Elle s'approcha sans bruit, fit le tour du lit pour être à sa main et plongeait sans hésiter la lame dans la chair molle de la gorge. Roger sursauta, les yeux exorbités, les bras battant l'air, poussa un cri qui se perdit dans un gargouillis de bulles rougeâtres et s'affala sur l'oreiller déjà noir, les jambes agitées de quelques sursauts désordonnés.

Quand elle sentit qu'il était mort, bien mort, elle retira la lame de la plaie d'où ruisselait encore un peu de sang, quitta la pièce, mit le couteau dans l'évier et attaqua la vaisselle en se demandant où elle allait dormir.

C'était si facile, un geste si simple. Et voilà que Roger était mort, l'estomac lesté

d'un solide aligot. Elle l'avait tant imaginé, ce moment, ce calme, comme une alarme qui s'arrêtait après avoir hurlé dans sa tête des années durant. Un silence enfin trouvé, sans menace, qui la submergeait, un vide où ni lui ni rien ne pourrait plus l'atteindre. Elle avait tué Roger comme on coupe la télé, un doigt posé sur la télécommande. La purée attachait. Elle avait forcé sur le fromage. Une fois la vaisselle mise à sécher sur l'évier, elle s'essuya les mains sur son tablier. Il était maculé de sang à hauteur des genoux. Ça avait dû gicler. Ça partirait à la lessive, à 90°.

Il fallait s'occuper du corps.

Il était encore tôt, à peine vingt et une heures, et la nuit ne serait pas là avant un moment. On tuerait le temps. Un bon mot qui la fit sourire. Elle prit la grosse éponge, nettoya la toile cirée et passa un coup de balai en chantonnant.

Tout était prêt dans la remise.

Déplacer le corps ne serait pas facile. Roger n'était plus le sous-officier charpenté mais svelte qui l'avait séduite à son retour d'Algérie où, comme beaucoup d'autres, il

était allé rappeler la parole des Lumières à un pays qui n'en manquait pas. Il ne parlait jamais de la guerre mais elle sentait, à travers les quelques bribes saisies au vol lorsqu'un ancien du bataillon passait les voir et qu'ils buvaient ensemble, que les souvenirs qui les faisaient tant rire tenaient plus de l'équarrissage que de la mission civilisatrice. Roger était violent. Surtout lorsqu'il avait bu. Mais les hommes sont violents. C'est bien normal. L'était-il avant la guerre ? Ça, elle ne savait pas. Sa mère n'en parlait jamais et le père était passé sous un tracteur longtemps auparavant.

Ensuite, il avait grossi et nourri la brute qui sommeillait en lui.

La nuit tombait sur la vallée, il fallait s'y mettre. Tout était calme autour de la maison et de toute façon personne ne serait là pour la regarder faire. Elle entra dans la chambre et s'approcha du cadavre, surprise par sa propre indifférence. Au fond elle ne l'aimait pas plus mort que vivant, c'est-à-dire pas du tout.

Édith avait l'esprit pratique. Elle fit le tour du lit et, après un dernier coup d'œil

au regard figé qui ne la voyait plus, ramena le drap sur le corps, d'un côté, puis de l'autre, à la façon d'un linceul, et noua les coins. Ainsi glisserait-il mieux sur le carrelage, mais dans la cour il accrocherait sur le gravillon. Serait-elle assez forte ? Elle glissa les deux mains sous les hanches de Roger et poussa jusqu'à ce qu'il roule sur le sol où sa tête sonna avec un bruit de bûche qui tombe. Elle saisit le drap à hauteur des pieds et commença à haler son fardeau centimètre par centimètre vers la porte de la grande pièce. Ne pas se fatiguer, pensait-elle, le plus dur reste à faire. Édith était menue mais noueuse et forte.

Il lui fallut presque une heure pour atteindre la remise. Le drap s'abîmait sur le gravier. Il fallait qu'il tienne. Elle le savait lourd, Roger, mais à ce point ! Le tissu cuisait ses mains. Elle craignait que son dos ne lâche au milieu du calvaire. Quand elle atteignit la porte, puis la tomette de la remise, elle souffla, soulagée, et put à nouveau prendre son temps pour récupérer. Personne ne l'avait vue. Personne ne la verrait.

Les parpaings étaient au fond, deux palettes que Roger avait fait livrer pour agrandir la petite pièce, un projet de buanderie mort-né, jalon d'une longue série d'intentions sans suite et d'ambitions avortées. Un bon à rien de toute façon, se dit-elle en découpant le film d'emballage poussiéreux qu'il n'avait même jamais touché.

Elle arrangea un premier rang autour du corps, en monta un deuxième, puis un troisième, comme elle l'avait vu faire autrefois par les maçons du village, et quand le muret fut assez haut, elle vida les deux sacs de ciment et deux seaux d'eau sur le cadavre, et recouvrit le tout d'un désordre de moellons. Qui viendrait le chercher ici ?

– Il sera toujours mieux là qu'au cimetière, murmura-t-elle en se passant les mains sous le robinet de la cour.

Le ménage était fait, il était temps d'aller dormir. Le lendemain serait une longue journée. Elle débrancha la rallonge et déposa l'ampoule sur le sol, entra dans la chambre obscure, retourna le matelas sans le voir, se

coucha en soupirant et s'endormit aussitôt, soulagée.

Le pick-up était garé dans la cour. Elle avait renoncé à prendre la cuisinière et le lit, trop lourds. De toute façon, le matelas était foutu. Elle avait chargé à l'aube. La table, les trois chaises, le fauteuil voltaire de Roger et le reste de la vaisselle dans un grand carton. Il était temps de partir. Elle fit le tour de la maison une dernière fois, ferma la remise avec la chaîne et deux cadenas, et jeta les clés dans l'ancien puits. Personne n'y entrerait plus.

Elle démarra et descendit le chemin de terre jusqu'à la départementale, rejoignit la nationale et prit plein sud vers sa nouvelle vie.

Édith attendit plus d'un mois avant de déclarer l'absence de Roger aux autorités. Un bon mois pendant lequel elle arrangea la maison, à son goût et à son rythme. La cuisine d'abord, où elle aimait se tenir. Puis ses affaires, robes et manteaux dans l'armoire de châtaignier, pulls et linge de corps dans

la commode, chaussures et bottes dans la souillarde. Elle accrocha dans la grande pièce les trois tableaux qui lui venaient de sa mère et dans les toilettes le poster Pan Am qu'elle avait gagné aux foires de mai. Elle prenait son temps, retournait, pensive, ces choses que le déménagement avait arrachées à l'oubli. Elle jeta beaucoup, comme c'est l'usage. Les affaires de Roger enfin. C'était facile. Il avait bourré une malle-cabine de tout ce qui lui tenait à cœur, vêtements, souliers, photos, pipes, uniforme de caporal, quelques bibelots et outils qu'il aimait et dont il aurait besoin. Elle avait trié ce qu'il fallait garder et ce qu'il fallait jeter, c'est-à-dire ce qu'il aurait emporté, c'est sûr, s'il avait voulu partir. Elle avait choisi pour lui. Quand tout fut en place, elle chargea le pick-up et dispersa l'inutile à la déchetterie.

Une fois par semaine elle retournait au village par la route des hauts, garait le pick-up sur la colline et marchait un quart d'heure pour jeter un coup d'œil à la vallée. Elle ne s'attendait pas à ce que ça soit si long. Après une semaine, la rivière avait bien débordé et le petit bourg déserté

avait les pieds dans l'eau. Les autorités avaient prévenu. Il faudrait plus ou moins deux mois pour que le lac se forme et que le village disparaisse. Elle venait vérifier, jetait un coup d'œil et filait. Six semaines après la mise en œuvre du barrage, le niveau atteignait le toit de la remise. Édith se sentait mieux. Il fallut encore attendre quelques semaines pour que les derniers toits aient disparu dans l'eau boueuse. Édith était heureuse. J'ai pas eu à le jeter dans le lac, se disait-elle, le lac s'en est chargé tout seul. Cette nuit-là, pour la première fois depuis longtemps, elle dormit d'une traite, jusqu'au petit matin.

L'inspecteur de police était une jeune femme brune à l'air austère, la trentaine bien engagée. Édith remarqua qu'elle ne portait pas d'alliance. On l'avait fait asseoir sur une chaise en plastique blanc à côté du planton qui l'avait accueillie.

– Mon collègue me dit que votre mari a disparu ? C'est ça ?

– Oui. Il est pas rentré.

Édith avait alors décliné nom, adresse, téléphone en regardant la fonctionnaire taper maladroitement sur une vieille machine à boule.

– Quand l’avez-vous vu la dernière fois ?

– Il y a un peu plus d’un mois.

Le cliquetis s’arrêta.

– Vous voulez dire qu’il a disparu depuis plus d’un mois ?

– À peu près six semaines, oui.

– Et vous ne venez que maintenant ?

– Je pensais qu’il allait rentrer.

L’inspectrice jeta un coup d’œil à son collègue et haussa les sourcils.

– Six semaines, ça nous fait vers le 13 mai, c’est ça ?

– Oui, à peu près.

Édith dut répondre à toutes sortes de questions. Sur Roger d’abord, son signalement, ses habitudes, ses amis – il n’en avait pas –, s’il avait une femme dans sa vie – c’est bien possible vu le genre d’homme qu’il était –, si elle se doutait ou si elle savait – elle ne pouvait pas dire, il était secret –, son âge – mais il était resté vert –, s’il avait encore de la famille – tous

morts –, des frères et sœurs – non, fils unique –, s’il était en bonne santé – ça oui, juste un problème au foie et un peu de tension, mais il avait un traitement, il a emporté les médicaments.

Parler de Roger lui faisait du bien. C’était si simple de le réinventer maintenant qu’il gonflait sous quinze mètres d’eau glacée, maintenant qu’elle en était débarrassée, si simple qu’au fur et à mesure de l’échange, l’inquiétude et le désarroi qu’elle devait simuler se diluaient dans la bonhomie tranquille des formalités. Les deux fonctionnaires échangeaient des regards inquiétants.

– Ça n’a pas l’air de vous alarmer plus que ça. Je me trompe ?

– On était un vieux couple...

– Vous *étiez* ?

– Enfin, on est...

– Bon, avait dit la jeune inspectrice, on va envoyer quelqu’un chez vous, on trouvera peut-être quelque chose, un détail, un mot, je ne sais pas, et je vais transmettre son signalement, vous avez une photo d’identité ?

Ça, elle avait prévu.

La jeune femme lui avait serré le bras devant le pick-up en disant qu'elle ferait son possible, que les gens ne disparaissent pas comme ça, qu'elle devait chercher dans ses souvenirs récents ou anciens tous les détails qui pourraient guider les enquêteurs. Des souvenirs, avait-elle soupiré, elle ne savait pas par où commencer tellement elle en avait. Elle avait conclu, les yeux dans les yeux :

– Retrouvez-le-moi, mon Roger, retrouvez-le-moi.

Sur la route du retour elle s'en était voulu. Pas assez bouleversée, pas assez tourmentée, sauf à la fin, là, « retrouvez-le-moi, mon Roger, retrouvez-le-moi »... Ça, c'était bien. Elle aurait dû pleurer. Même un petit sanglot. Mais les larmes n'auraient pas jailli. Ils auraient suspecté quelque chose.

Elle avait fait mieux quand la police était venue fouiller la maison. Prostrée dans la salle à manger, les mains croisées sur les genoux, le regard vide, elle avait laissé les deux fonctionnaires aller et venir. Ils

avaient tout retourné. Posé quelques questions sur ce que le présumé fugueur, disaient-ils, avait emporté, les vêtements qui manquaient, les choses personnelles qu'il aurait laissées, sa santé. Elle avait décrit, raconté, non il ne se promenait jamais, il restait là, sur le voltaire, ou dans le jardin sur le pliant. Non, elle ne l'avait pas vu partir, sans doute tôt le matin. Ils étaient gentils, prenaient garde de ne pas la choquer. En fin de journée elle leur avait servi un vin de cerise devant la maison et ils étaient partis. Peu après, quatre policiers avaient fait le tour des environs avec deux chiens pendant une journée. « On ne peut rien écarter », avaient-ils dit.

Et plus rien. À l'évidence, Roger n'intéressait guère les autorités. Au cours des trois mois suivants, elle s'était astreinte à appeler régulièrement. On lui faisait la même réponse navrée. Non, pas de nouvelles, Roger s'était évaporé, on ne l'avait vu nulle part. Les recherches continuaient. Édith soupirait, « Ah Jésus Marie », et raccrochait.

Le facteur tambourinait à la fenêtre de la cuisine. Agacée, Édith passa un peignoir et alla ouvrir. Un recommandé, il fallait signer. La préfecture.

Quand elle fut seule dans la cuisine, elle retourna l'enveloppe et la posa sur la table, une boulette d'angoisse palpitante au creux du ventre. Il serait bien temps d'ouvrir pour voir ce qu'on lui voulait. Elle attendit le soir et se servit une poire avant de décacheter la grande enveloppe. C'était une convocation au commissariat. Sa main tremblait comme elle relisait et relisait encore la menace inattendue qui tenait en quelques lignes.

C'est la jeune inspectrice qui l'accueillit et la fit asseoir comme à leur première rencontre.

– Vous avez quelque chose ?

– Non, et je ne suis pas optimiste.

Il y eut un long silence. Les deux femmes se fixaient, sans rien dire. Édith avait du mal à soutenir ce regard.

Ils n'avaient quand même pas fouillé le lac...

– Il y a quelque chose que vous ne m’avez pas dit, n’est-ce pas ?

– Qu’est-ce que je n’ai pas dit ?

– Vous avez déménagé peu avant la disparition de votre mari, je me trompe ?

– Oui, oui, on a déménagé, on n’était pas là depuis longtemps. C’est peut-être ça, il aurait pas supporté.

– Il était violent, votre mari ?

– Il était pas facile, c’est sûr.

– Je vois. Où habitiez-vous auparavant ?

– Plus haut, en montagne.

– Pas dans le département ?

– Non, à Saint-Félicien, là-haut.

Après un long silence, l’inspectrice avait soupiré.

– Et bien sûr, Saint-Félicien est maintenant au fond de la retenue d’eau, n’est-ce pas ?

Édith n’avait pas répondu. À quoi bon ? Ne pas se troubler, c’est tout. Soutenir le regard de la jeune femme. Attendre. Et même s’ils cherchaient, et même s’ils trouvaient Roger sous les parpaings, et même si elle devait aller en prison, ça serait de toute façon une vie sans les humeurs d’une